

8. D'un conflit des interprétations à l'appel à la vraie fraternité

Jean Leclercq

8.1 LE CONTEXTE DES ÉCHANGES

« *Nour* », c'est une histoire de conflits, enchevêtrés les uns dans les autres, et peut-être à l'infini d'ailleurs ; « *Nour* », c'est aussi une histoire de choses entendues et mal entendues, mais malgré tout sur un fond d'amour qui ne finit pas, même si la désespérance pourrait apparaître comme le dernier mot de cet échange. « *Nour* », c'est également un conflit de générations entre un père, érudit, universitaire cultivé et lettré, homme pieux, versé dans la culture et les arts, et sa fille : *Nour*, femme entière et engagée, mais pas de la même façon et selon les mêmes valeurs que celles de son père. Elle lui reproche d'ailleurs le caractère éthéré de sa vie livresque, une existence sans lien avec le concret des événements quotidiens et surtout avec ce qu'elle dit être les humiliations du peuple arabe ou des musulmans.

Selon elle, son père serait aveugle devant tous ces conflits, ne cherchant de refuge que dans ses livres. Elle écrit (p.31) : « L'hégémonie des peuples du Nord est telle que tu te réfères plus volontiers aux penseurs occidentaux qu'aux philosophes musulmans. » Cette réflexion est étrange, car elle laisse apparaître dans la tête de *Nour* une sorte de « choc des civilisations » où visiblement certaines gagneraient et d'autres perdraient... En tout cas, il est évident que *Nour* voit le monde en « blocs », en « eux » et « nous » ; elle crée ses propres catégories : d'un côté, l'Occident et ses penseurs et de l'autre les musulmans, comme s'ils ne pouvaient d'ailleurs pas être des « Occidentaux ».

Très à l'opposé, son père - qui est aussi un homme de prière et de paix - tient pour sa part ce constat : « La guerre des civilisations n'est qu'une guerre des ignorances organisées. » (p.80) Quel contraste entre les deux jugements et les deux analyses ! Chez le père, le discours religieux ainsi que le discours sur la religion sont, en réalité, une construction de sens ; ce sont visiblement des questions plus que des réponses, des réflexions plus que des actions.

Par contre, chez *Nour*, le discours religieux est d'abord un combat, un étendard militaire, une vengeance aussi ; il laisse, en tout cas, apparaître la volonté de compenser un discours politique qui ne rendrait plus compte du réel, un discours qui oublierait de dénoncer les injustices sociales et bien évidemment de lutter contre.

Pour *Nour*, le combat religieux serait-il alors le nouveau et grand défi moderne à relever, en sorte de proposer une solution radicale à un monde dont elle dit et pense qu'il perd ses valeurs ? *Nour* aspirerait-elle à une nouvelle forme de théocratie ? Sans aucun doute !

« Nour », c'est enfin un violent conflit des lectures et des interprétations : d'un côté, un père qui ne comprend pas cette forme d'illettrisme ou d'analphabétisme religieux de sa fille qui lit des lettres comme un statisticien regarde des chiffres ; de l'autre, une fille qui lui reproche une autre incapacité de lire, un autre illettrisme : celui de ne pas savoir déchiffrer ce qu'elle croit être des signes des temps ; ces signes d'une sorte de prophétie apocalyptique qui inviterait, selon ses croyances, les humains à se rejoindre sur une terre pure, pour enfin construire la vraie communauté, un califat.

Bref, il y a bel et bien d'un côté un père qui construit sa religiosité à partir de son monde quotidien, de sa raison humaine, de ses recherches intellectuelles, éthiques et cognitives de sens ; et, de l'autre, il est une jeune femme qui la construit sur un plan identitaire, marqué par les oppositions et les ruptures, en sorte de créer une contre-société.

Posons-nous quelques questions fondamentales !

- Que peut-on retenir de cette relation complexe du père et de sa fille ?
- Comment prendre la mesure que ce dialogue montre des imaginaires, des représentations et des utopies qui se heurtent ?
- Par exemple, ne peut-on pas dire que Nour a, en réalité, une vision très biaisée de l'islam, sans les multiples perspectives qu'offrent l'Histoire et ses histoires, une vision en somme très caricaturée et caricaturale ?
- Pourquoi en fait-elle une religion de rupture, de protestation, de refus des humiliations ou encore de défense des humiliés ?
- Pourquoi revendique-t-elle cet appel à plus de pureté et à un surcroît de solidarité avec ses coreligionnaires ?
- Ce faisant ne tombe-t-elle pas dans un travers qui consisterait à regarder cette religion qu'est « l'islam » comme un bloc compact ou une entité qui tomberait du ciel, telle une météorite ?
- N'oublie-t-elle pas qu'il y a des islams, dans de multiples contrées du monde et... pas seulement dans le Maghreb ?
- Peut-elle, par conséquent, réifier une religion telle que l'islam, alors qu'elle est caractérisée par le fait que, par exemple, elle n'a de cesse, dans ses textes, de multiplier les noms d'Allah et de lui donner une liste généreuse de qualités et d'attributs ?
- Ne pourrait-on pas penser que Nour procède par ce que l'on appelle l'« essentialisme », en matière de religion, c'est-à-dire qu'elle provoque une réduction d'un ensemble d'éléments ou de faits à une seule entité idéalisée, en faisant s'éloigner toutes les formes de la pluralité et de la diversité ?
- La question de fond qu'il faut alors se poser n'est-elle pas de savoir si cette essentialisation ou cette idéalisation de sa religion ne mèneraient pas à de nombreuses faiblesses dont l'une d'entre elles serait d'oublier tout simplement la multiplicité des croyances et la diversité des croyants ?
- Mais on pourrait aussi mentionner une faiblesse encore bien plus grande : si l'on en vient à considérer une religion comme un bloc que l'on présente de façon monolithique - et donc toute autre religion, elle aussi, comme un autre bloc - n'est-on pas amené, tôt ou tard, à une vision certes raccourcie et caricaturée de la religion en question, mais surtout ne la prépare-t-on pas à devenir une religion conflictuelle, incapable du dialogue ou de l'inter-religieux ?
- Dès lors, que penser de la « religion » de Nour ? Est-elle un projet révolutionnaire crédible ? Est-elle une immense illusion ?
- Est-ce un contre-discours social et politique nécessaire pour qu'il y ait plus de dignité (voir sa référence aux humiliations des mondes musulmans) ?
- Est-ce un appel à une transformation radicale pour (re)mobiliser le monde, ce qui ne pourrait se faire que par une religion ?
- Est-ce un projet politique et prophétique pour rassembler sur un même sol des femmes et des hommes humiliés, en mal de terre et de projets communs ?
-

- L'échange des lettres montre combien le père fait tout son possible pour tenter de déconstruire les édifices de la croyance et les dogmes mythifiés par le temps. C'est, comme on le verra plus loin, ce qu'il appelle son « blasphème » à lui ?
- Il veut, par exemple, dénoncer les pratiques rigoristes, moralistes, légalistes, ritualistes, toutes ces postures qui manifestent une sorte d'obsession formaliste et puritaine de la religion. Le fondamentalisme, l'intégrisme, le radicalisme et le traditionalisme sont, pour lui, des dérives internes au/du religieux.
- Pour le père de Nour, une religion n'est évidemment pas le symbole de ce qui serait éternel ou intemporel ; elle n'est pas hors le temps et l'histoire, elle est, bien au contraire, dans l'histoire des humains. Elle doit être dans le siècle et dans la vie.
- De son côté, Nour semble avoir oublié que le monde est pluriel... Elle est dans le combat, alors que lui est dans le retrait de la réflexion ; elle est dans le littéralisme et dans une résistance d'une rare violence. Elle est également dans l'imitation de ce qu'elle croit être « la » religion, alors que lui est dans l'interprétation d'une religion dont il ne peut d'ailleurs pas encore dire ce qu'elle est vraiment, car il en cherche encore le sens et les clés.
- Ainsi, on voit véritablement combien l'islam de ce père déboussolé est empreint d'une grande culture exégétique ; il ne peut d'ailleurs écrire ce mot qu'au pluriel, car l'islam au singulier n'a visiblement jamais existé pour lui ! Quant à Nour, elle est rigoriste et littéraliste. Elle est, en fait, en posture de sectarisme.
- Posons-nous des questions fondamentales !
- Qu'est-ce qu'une « croyance » et qu'est-ce que « croire » ?
- Comment se construit une croyance ?
- Se construit-elle hors le temps et l'espace, ou au contraire avec et dans le temps et l'espace ?
- Si la croyance est historique, comment alors l'insérer dans le temps et dans l'histoire ?
- Comment penser ce rapport entre la croyance et son humanisation ?
- Une croyance qui irait contre les principes de la raison humaine ou contre les droits humains est-elle encore une croyance ?
- Si l'on estime que « croire » revient à « tenir quelque chose d'incertain pour vraisemblable », peut-on se satisfaire intellectuellement d'une croyance ?
- Y a-t-il des croyances illégitimes ?
- Une croyance doit-elle être à la mesure de l'homme ou à la mesure de Dieu ?
- Une croyance est-elle faite pour honorer, servir un Dieu ou pour le seul but de l'homme ?
- En matière de croyances et de religions, comment le pluralisme est-il possible ?
- Faut-il donner aux croyances une reconnaissance publique ?

Le père de Nour tient deux hypothèses sur le rapport entre la religion et la vie : « La religion n'enferme pas : elle libère la vie, l'amour, la tendresse. » (p.12) Puis, plus loin, dans un autre lettre (p.79), il avance cette affirmation : « Il n'y a que la vie qui soit sacrée, la nôtre et celle des autres. C'est le plus beau cadeau de Dieu. Dieu nous a demandé de la préserver en permanence, cette vie si fragile. »

Devant ces deux types de parole, posons-nous des questions pour tenter de définir ce dont on parle.

- Comment définir une religion ?
- Quelle est sa nature ?
- Quelle est l'histoire de ce mot ? Qui l'a inventé et à quelle époque ?
- A-t-il plusieurs sens ou est-il clairement définissable ?
- Une religion est-elle construite sur autre chose que des croyances et produit-elle autre chose que des croyances ?
- En arabe, on emploie, le plus fréquemment, pour tenter de traduire ce mot « religion », le terme « dîn ». Est-ce que les deux termes se recouvrent ?
- Au moment de l'élaboration du Coran et puis après, que veut dire ce mot notamment chez ceux qui estiment qu'il n'y aurait de « religion » que l'islam ?

Dans la deuxième affirmation, le père de Nour parle de la « vie » et de « Dieu », en établissant un lien entre ces deux notions.

- Qu'est-ce que la vie ? Et de quelle « vie » s'agit-il ici ?
- Peut-on dire de la « vie » qu'elle est « sacrée » et également « fragile » ? Puis, ajouter qu'elle est un « cadeau de Dieu » ?
- Si nous avons tous la vie, est-ce à dire que nous sommes tous et toutes dans ce cas de figure ?
- Que faut-il penser du fait que le père propose de la « préserver » ?
- Comment penser le rapport « religion » et « vie » ?

8.4 LE PROBLÈME DU LANGAGE «SUR» ET «À PARTIR» DE LA RELIGION

Dès sa première lettre à Nour, le père affirme ceci : « Il y a des groupes religieux radicaux, des fanatiques qui professent de fausses idées sur la religion et sur les êtres humains. » (p.16/17). Il n'en demeure pas moins que, pour ces « idées », sa propre fille est partie ! Pourquoi ? Parce qu'elle les a prises pour sa vérité à elle.

Or on pourrait, sans doute, envisager que l'on en vienne à professer de « fausses idées » sur les humains, bien sûr au nom d'une certaine conception de la raison, mais sachant également qu'il y a bien entendu des procédés, logiques notamment, pour dénoncer les erreurs, les sophismes ou encore les fautes de raisonnement.

Cette nouvelle hypothèse du père nous engage à nous poser quelques questions fondamentales !

- En effet, dans ce cas, que peut vouloir dire cette affirmation du père qu'il y aurait de « fausses idées sur la religion » ?
- Qui, en matière de religion, décrète (ou peut décréter) du vrai et du faux ?
- Quelle serait l'autorité de celui qui pourrait parler de « fausseté » et de « vérité » ? Et d'où tirerait-il cette autorité pour tenir de tels propos ?
- En matière de religion, les catégories de « vrai » et de « faux » valent-elles encore ?
- Ou alors sommes-nous dans un autre registre ? Et si oui, lequel alors ?

Le père poursuit son raisonnement en disant : « En chaque religion, en chaque être, en chaque culture, il y a du bien. » Mais ne serait-il pas, dans pareil contexte, plus adéquat de plutôt parler de « bien » que de « vérité » ?

- Dit autrement, les catégories du « bien » et du « mal » ne seraient-elles pas finalement plus appropriées que celles du « vrai » et du « faux », pour apprécier voire juger éthiquement une religion, sur le plan des actes ?
- Corollairement, dans une religion, qui édicte les valeurs ?
- Qui peut les faire respecter et au nom de quels principes ?
- Sont-elles fondamentales mais relatives ? Ou alors sont-elles absolues ?
- Comment penser le rapport de ces valeurs en dehors de la sphère de la religion, notamment, par exemple, quand elles entrent en relation avec d'autres systèmes de valeurs, en particulier les valeurs et les principes démocratiques ?
- Et si la valeur d'une religion, fondée sur une croyance, va contre les principes et les valeurs des droits humains, comment gérer cette situation ?
- Y a-t-il une supériorité d'une des deux instances sur l'autre ? Laquelle et pourquoi ?

8.5 LE PROBLÈME DU LANGAGE «SUR» DIEU

Le père de Nour affirme ceci : « L'amour de Dieu est présent en chaque être même chez le plus vil. » (p.17) C'est une expression de sa croyance.

En islam, on rappellera que Dieu/Allāh est « un » et n'a rien de comparable. Il est suréminent, c'est-à-dire qu'il dépasse chaque chose, et il est sans commencement ni fin. Dans le Coran, on lit ceci : « *On ne peut embrasser de sa science que ce qu'il veut. Son trône comprend les cieux et la terre [...]. Il est le Sublime, l'Immense.* » (Coran, II, 256). Ou encore : « *Il ne tombe pas une feuille sans qu'il le sache, il n'y a pas de grain dans les entrailles de la terre, rien de vert ni de sec qui ne figure dans un Livre manifeste.* » (Coran, VI, 59).

On rappellera aussi que la formule « Allāhu akbar » (Allāh/Dieu est plus grand) est une construction grammaticale basée sur un comparatif et qu'elle va évoluer vers le superlatif avec la formule « lā ilāha illā l-Lāh » (il n'y a de dieu qu'Allāh).

Certes, c'est un mécanisme habituel des monothéismes (ces religions qui fabriquent de l'Un et de l'Unique) qui permet de construire cette quête de l'unicité, mais aussi de la vérité que chacun d'entre eux dit d'ailleurs être la sienne... Dès lors, on pourrait déjà se demander si les monothéismes se donnent vraiment les conditions de possibilité d'une visée œcuménique effective ou alors s'ils sont, par nature, condamnés à défendre leur pré carré et à sans cesse construire les barrières de leur identité, à la fois propre mais aussi capable d'exclure.

Cependant, le père de Nour parle aussi très concrètement d'une particularité de ce Dieu et il vaut la peine de prendre le temps d'interroger ce que cela veut dire, sur le seul plan de la logique et de la cohérence du langage, via quelques questions fondamentales.

- En effet, qui peut assurer la vérité d'une telle proposition, voire son effectivité logique, à la fois théoriquement et pratiquement ?
- Comment un homme peut-il parler de l'amour d'une autre personne, a fortiori de Dieu ?
- Qui peut fonder cette affirmation sur le plan d'une certitude et donc dire que cet « amour de Dieu » serait partout, alors que sa suréminence – dont on parlait plus haut – pourrait évidemment remettre en cause cette hypothèse ?
- Qui peut être le témoin de cette idée car puisque c'est un homme qui parle, au nom de quoi ou de qui peut-il avancer un tel scénario ?
- Un D/dieu pourrait-il ou aurait-il déjà tenu une telle parole ?
- Que penser d'un Dieu qui, selon cette affirmation, pourrait avoir l'autorité morale ou peut-être spirituelle pour dire qui est « vil » (et donc aussi qui ne l'est pas ...) ?
- Pourtant, un peu plus loin, le père dit aussi ceci : « La haine et l'exclusion ne sont pas des chemins qui mènent vers Dieu, mais dans de terribles impasses. »
- Par conséquent, quand il dit cela, n'est-ce pas contradictoire avec la première phrase ?
- Ne pourrait-on pas faire l'hypothèse que l'homme qui serait appelé « vil », ou en tout cas décrété comme tel, serait, en réalité, la figure de cet homme haineux et pratiquant l'exclusion dont on parle dans cette autre proposition ?
- Comment ensuite comprendre l'articulation de cette hypothèse entre la présence de Dieu dans un homme – quel qu'il soit et quoi qu'il fasse – et le fait que la haine n'est pas un chemin qui mène vers lui ?
- Y aurait-il une contradiction dans les propos théologiques du père, au regard de ces deux propositions de sens ?
- Et, dans le cas de sa propre fille et de son évolution tragique, qu'est-ce que cela pourrait vouloir dire ?
- Voudrait-il lui dire quelque chose sur la présence de Dieu ou son absence dans sa vie ?

Le père recommande à sa fille une attitude fréquente, en matière de vie religieuse, mais avec une insistance particulière sur la « raison » comme moyen de compréhension : « Demande à Dieu de te guider et appuie toi sur ta raison pour comprendre son message. », lui dit-il (p.17).

- Comment Dieu pourrait-il guider, d'autant plus qu'au regard d'une fille et d'un père qui se revendiquent tous les deux de ce Dieu, il y a, d'un côté, un Dieu qui enjoint de faire la guerre voire de tuer et, de l'autre, un Dieu qui prône la paix ?
- Ensuite, s'il s'agit d'un Dieu – par ailleurs « plus grand que quiconque », comment s'appuyer sur sa propre raison (dont on peut faire l'hypothèse qu'elle est finie ou limitée) pour comprendre son message ? Est-ce une mission vouée à l'impossible ?
- Dieu a-t-il d'ailleurs une raison ?
- Et s'il a une raison comment peut-on entrer en communication avec cette « raison de Dieu » ? Quel est le mode de cette communication, quel est son langage spécifique ?
- Son message pourrait-il se comprendre autrement que par la raison ou le père veut-il dire que tout doit passer au crible de la raison ?
- Le père dit également que « Dieu est un guide » ; mais une divinité, un Dieu, peuvent-ils revendiquer une orthodoxie (penser juste) et une orthopraxie (agir juste) ?
- Selon quels critères ? Au nom de quels principes et de quelles lois ?
- Et toujours dans cette même problématique des paradoxes de certaines déclarations du père de Nour, que faut-il penser de cette déclaration (Page 50) dont on voit bien qu'elle se fonde sur les paroles du Coran citées plus haut : « Dieu est plus grand que nous. Il est toujours au-delà, au-dessus, inatteignable dans son esprit, dans ses intentions comme dans ses actions. Mais de cet appel à l'humilité, vous avez fait un hurlement de haine, de suffisance, d'orgueil imbécile et ignoble. » ?
- Comment pourrait-on penser le rapport humain à une telle entité, aussi inatteignable que celle qu'il décrit et dont on pourrait concevoir que le père la pense comme éternelle et donc impossible à aborder ou approcher avec notre « raison » ?
- En définitive, est-ce donc rationnel, sur un plan humain, de tenter une vie relationnelle avec une divinité qui, comme celle-là, est en somme impossible, ou en tout cas bien difficile à comprendre, tant dans ses « intentions » que dans ses « actions » ? Comment être certain que tout ceci ne relève pas finalement d'une illusion ?
- Comment, enfin, ne pas se poser la question de savoir si la religion du père ne serait pas la face non violente et désarmée de la même passion aveugle que sa fille, c'est-à-dire une religion qui doit faire face à un interlocuteur à la fois mystérieux, si pas énigmatique ?

Bref, l'un lirait « le » livre/Coran dans une lecture humaniste et pacifiée ; tandis que l'autre prendrait les armes... Et si, ultimement, il y avait, dans les deux cas - mais bien sûr pas avec les mêmes conséquences tragiques et criminelles - la même figure de l'aliénation, de l'aveuglement, du détournement de la condition humaine, voire de la superstition, de la domination ?

8.7 RELIGION, VÉRITÉ ET LIBERTÉ. UN RAPPORT IMPOSSIBLE OU SACRILÈGE ?

Dans la relation entre Nour et son père, il se joue également un puissant conflit des libertés. D'un côté, par exemple, Nour dit à son père (p.22) qu'elle a « choisi librement, en pleine conscience de servir sa religion et son mari ». De l'autre, son père place la liberté dans ses raisons et ses façons de croire. Il veut chercher la vérité, même s'il dit que c'est devenu (p.35) un « sacrilège », en islam, ce qui pourtant ne l'empêche pas de dire avec force (p.80) : « Je suis pour le blasphème et le sacrilège ! Car eux seuls peuvent nous aider à différencier le vrai du faux, à différencier l'authentique voie vers Dieu des bigoterie anxigènes, à différencier la noble élévation vers le beau de la dérive paranoïaque et mortifère de l'islamisme. »

Ici, le rapport entre « religion » et « vérité » passe par l'usage d'une sorte de méthode d'interprétation par la négative. Comme s'il fallait déconstruire pour croire.

On se posera ici des questions philosophiques !

- Comment penser le rapport entre une religion et une conscience ?
- Comment penser le rapport entre religion et liberté ?
- L'individu est-il toujours libre dans le cadre d'une croyance religieuse ?
- Quel est le rapport entre vérité et religion, et que voudrait dire le fait de chercher la vérité dans une religion ? Au nom de qui, de quoi et avec quels moyens ?
- Est-ce une recherche sur la vérité d'un Dieu ou sur un Dieu ou alors est-ce la recherche de la vérité d'un homme qui se cherche lui-même dans le miroir d'un Dieu ?
- On devra aussi se demander pourquoi le père parle toujours de « blasphème » ou de « sacrilège » quand il revendique l'importance de chercher la vérité ? Cela laisserait-il penser que les religions seraient hostiles à la vérité, ou à tout le moins d'un autre ordre ou d'une autre nature ?
- Serait-on d'emblée coupable quand on cherche la vérité dans une religion et cette recherche relèverait-elle d'emblée de la culpabilité ?

8.8 LES POUVOIRS NÉGATIFS DE LA SACRALISATION. RELIGION ET TOTALITARISME.

Le père de Nour tient un ensemble important d'affirmations sur la « sacralisation » qu'il voit comme une dérive et l'expression d'un totalitarisme. En voici quelques-unes :

P.58 : « Les valeurs universelles, qu'elles soient portées par la foi des croyants ou par l'humanisme athée, ces valeurs résonnent dans un monde sans espoir, sans horizon. »

P.78 : « On sacralise tout, et tout devient alors blasphème, insulte à Dieu et à son prophète. Ils ne connaissent plus rien de l'islam. Son appel à l'amour, à la fraternité, à la connaissance et à la bienveillance n'a plus sa place dans notre société. »

P.79 : « Toute sacralisation mène au désastre totalitaire. Toute référence à des identités individuelles ou collectives est un leurre. Il n'y a qu'une seule identité, c'est l'identité humaine. Cette pauvre identité faite de lâcheté et de courage, d'égoïsme et de générosité, et de toutes ces choses dont je t'ai déjà parlé si souvent. () Il n'y a qu'une grande famille humaine composée d'individus tous différents. »

D'où ce qui est quasiment un slogan : « Oui, la sacralisation est le poison suprême. »

- Pourquoi la « sacralisation » est-elle condamnée de cette façon par le père de Nour ?
- Comment comprendre le lien entre cette « sacralisation » et le caractère sacré de la vie dont il parlait plus haut ?

Le père évoque également plusieurs thèmes positifs cette fois, comme les « valeurs universelles » ou cette belle idée d'une « grande famille humaine » ou encore celle d'une « seule identité humaine ». Puis, avec ses catégories – qui ne sont pas les mêmes que Nour – il crée une sorte de répartition entre d'un côté ce qu'il nomme la « foi des croyants » et, de l'autre, « l'humanisme athée ».

Posons-nous ici aussi quelques questions !

- Quelle est cette « grande famille » des humains et quel est son rapport avec tout ce que l'on vient de lire au sujet de la religion ?
- Quelles sont ces valeurs « universelles » ? Que peut-on en dire ?
- La foi est-elle la seule part des croyants ?
- L'humanisme est-il toujours athée ?
- Qu'est-ce que l'athéisme ? Comment le définir ?
- Quel est son rapport avec les religions ?

On voit, en tout cas, combien le père est un passeur. Il est l'homme des identités multiples. Quand sa fille est au combat, lui, il se réfugie dans la culture, les arts, la littérature, la poésie, la musique, l'imaginaire, l'humour. Ce qu'elle lui reproche d'ailleurs !

Le père (p.80-81) dit, par exemple : « Le métissage culturel est votre hantise tout comme le métissage physique était le péché suprême pour les tenants de l'inégalité des races. Pour cette raison, les mêmes détestent aussi la notion de "laïcité", car elle est par excellence l'instrument du mélange. Comment s'étonner que les musulmans extrémistes la dénoncent et que des laïcs islamophobes en face un instrument d'exclusion des musulmans ? »

Puis, plus loin (p.81), il fait cette déclaration d'une grande force : « Si nous voulons dépasser tout cela, il nous faut créer des ponts et pas des murs. On ne se sécurise pas dans une forteresse : on y meurt assiégé. () Le seul destin d'un mur, c'est l'effondrement. De lui-même et de tout ce qu'il était censé préserver. La culture est un pont. Elle permet, par le par-

tage d'émotions, de dire combien nous sommes profondément les mêmes dans notre humanité. N'oublie pas que nous n'avons probablement qu'une vie et que nous devons tout faire pour retrouver la pulsation réparatrice du souffle de cette vie. »

Il invite donc à créer des ponts, à œuvrer au métissage social.

Et c'est alors qu'il évoque la « laïcité ».

- Comment définir ce terme ?
- Qui sont les « laïcs » dont il parle ? Y a-t-il une différence entre eux et l'autre terme que l'on graphie « laïque » ?
- Quel est le lien entre religion et laïcité ?

8.9 QUE RESTE-T-IL DE CES AMOURS ?

Au terme de ce parcours et de ces questions qui sont là pour faire réfléchir et pour donner à penser, on est forcé de prendre la mesure de la déchirure qui frappe ce rapport épistolaire entre le père et sa fille. Quelle douleur ! Il est donc évident que se joue aussi dans cet échange une mise en scène bien complexe des enjeux humains de ce qu'engagent ces lectures et ces compréhensions du Coran. Tragédie terrible que cette rupture entre le père en quête pacifiée de connaissance, et sa fille, partie en conquête armée d'un pouvoir de domination théologico-politique.

« Nour », c'est l'histoire tragique d'une lumière nocturne qui est devenue feu parce qu'elle n'est pas rentrée dans cette sphère où la religiosité est la plus performative : la vie de l'esprit. « Allah conduit vers Sa lumière qui il veut », dit le Coran. De qui, de quoi Nour est-elle l'échec ? Ou alors, peut-être, de quel échec ce Dieu serait-il lui-même la cause ? Bref, que reste-t-il de ces amours mal entendus, de ces conflits des interprétations échangés au cours des lettres, de ces lumières fourvoyées ? Une petite fille « Jihad »... et un grand-père... que sera leur relation ? Quelle sera leur histoire ? Une répétition ? Une vengeance ? Que verront-ils (ou pas) venir, entre lucidité et cécité ?

8.10 POUR ALLER PLUS LOIN

Pour aller plus loin, notamment sur la question de l'interprétation des textes dits « sacrés », je suggère quelques extraits d'un livre de Mohammed Arkoun, *La construction humaine de l'islam. Entretiens avec Rachid Benzine et Jean-Louis Schlegel*, Paris, Albin-Michel, 2012, pp.150-153.

« Le Coran est une parole qui n'a jamais été prise en charge dans son statut linguistique de « parole », d'énoncé. C'est vrai du Coran, et je le dis évidemment aussi de la Bible et des Évangiles, sauf que l'exégèse historique, et plus récemment les disciplines linguistiques, ont été appliquées à ces derniers depuis trois siècles. Pour le Coran, les discours développés au moment même où la parole du prophète s'arrête ne tiennent pas compte de son statut linguistique ; a fortiori, les juristes avec leurs interprétations n'en ont tenu aucun compte, et ils sont encore plus dangereux que les théologiens.

(...)

Il faut donc absolument surveiller notre propre parole pour rester dans le linguistique synchronique et garder le statut cognitif de cette parole qui s'est manifestée dans un espace-temps concret ; elle a été adressée à des auditeurs, des auditeurs qui ont immédiatement réagi ; il faut donc maintenir l'analyse dans ce face-à-face d'auditeurs attachés à leur système de croyance et de représentation, à leur symbolique, qu'ils construisent eux-mêmes, et auquel ne convient pas le nom de « païens » d'adeptes du « paganisme » que nous leur accolons.

(...)

Il faut considérer les énonciations successives que va faire cet acteur qui s'appelle Muhammad et qui n'est pas encore le Prophète : il va le devenir progressivement au fur et à mesure du déploiement de la parole, de la parole en tant qu'énonciation, et des réactions qu'elle suscite. La « Parole », en soi, au sens métaphysique, est un concept à part, et d'ailleurs le Coran parle de son inscription sur des tablettes éternelles ; elle est inépuisable, incréée comme Dieu lui-même.

(...)

Le mot « Dieu » en général est utilisé d'une façon peu pertinente. Ce que nous appelons « Dieu » est toujours une construction en un discours donné, dans le cadre d'une culture et d'une langue comme mémoire collective. Il se constitue et se définit au fur et à mesure ; sans cette construction nous n'aurions pas de relation avec ce Dieu qui devient vivant comme nous enregistrons, ingérons, assimilons à travers la répétition, la pratique rituelle, l'adoration, etc. toutes les connotations d'une langue. Cette construction va recevoir un nom, en l'occurrence, dans le cas de l'islam : « Allah ». Mais dans le cas du christianisme, c'était « Théos », Dieu lui-même, le mot « Dieu » en général, ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas spécifié (il l'est, par exemple, comme « Père »). Tout le monde s'en empare, mais ce mot n'a pas partout la même consistance systémique, les acquis du même vécu et les mêmes arrière-plans linguistiques ; il vit chaque fois à l'intérieur d'une « logosphère » particulière : logosphère arabe, araméenne, hébraïque bien entendu, grecque et latine, et ensuite logosphère française, anglaise, etc. Ce ne sont pas du tout les mêmes contenus et les mêmes sentiments qui vont rendre vivant ce qui va être appelé d'un même nom, soi-disant commun à tout le monde.

(...)

Il faut donc, « épistémologiquement », refaire avec rigueur la construction de « Dieu » et la manière dont elle prend vie, dont il s'installe concrètement par les liens tissés dans chaque logosphère : chacune développe, ajoute ou retranche quelque chose à ce Dieu qui a une histoire. Quand l'islam intervient, Dieu a en effet déjà une très longue histoire. Ce Dieu, je tente de le déconstruire, en quelque sorte, en le ramenant au socle réel où il a commencé à exister dans l'islam, en l'occurrence dans le discours coranique. »